

Partage de la déchirure

Jean-Michel Guyot

1. Singularités

2. D'une main à l'autre

3. Aspérités

-1-

Singularités

La synthèse est impossible

Des pièces du puzzle manquent, perdues, peut-être inexistantes, comment savoir ?

Le puzzle semble se reconstituer en permanence ; c'est une sorte de kaléidoscope à trois dimensions autour duquel il faut inlassablement tourner. Il flotte dans l'air du temps.

Mais à quoi fais-je allusion ? Au monde ? A la musique ? Au monde de la musique ?

Aux mondes de la musique, au monde des musiques : le monde musical où abonde la matière des bruits et des sons en fusion.

La diversité des approches est telle qu'aucun groupe, aucun collectif ne peut les rassembler toutes dans un creuset assez large, assez ardent.

Il faut choisir, et le choix intervient de manière semi-aléatoire : rencontres, découvertes initiées par les amis ou écoutes personnelles, ambiances familiales, toutes circonstances appelées par une situation singulière qui s'impose à nous comme le milieu formateur de notre goût qui connaît stagnation et accélération, évolution et même parfois régression.

Plus j'avance dans la connaissance du monde musical apparu après le punk, plus je m'enfonce dans une approche luxuriante.

Je suis sidéré par la richesse des approches proposés par les groupes et les personnalités.

Dans cette mer démontée, je me raccroche à quelques phares, mais c'est la mer tout entière qui me fascine avec mon seul goût pour toute boussole.

Plus jeune, je rêvais d'entendre *la musique des musiques* qui ne fût pas la musique des sphères, idéalement trop harmonieuse : une musique qui, intégrant toutes les musiques, tous les sons et tous les bruits, les transcenderait tous, peut-être pour arrêter la quête et l'anxiété qui l'accompagnait.

Mais rapidement, j'ai souhaité ne plus jamais désirer une telle musique, tant j'allais de découverte en découverte.

Enchantement. Le seul en ce monde.

Je ne voulais plus rien résumer, mais tout au contraire laisser tout le possible venir à moi.

Peut-être ne désirais-je, dans ma prime jeunesse, que trouver la musique qui me conviendrait le mieux, mais non, impossible de m'arrêter à une quelconque esthétique.

Les musiques à forte tendance identitaire ne m'intéressent pas. Pas de bannière, étoilée ou non, jamais, mais de vénérables traditions que nous sommes libres d'aimer ou de négliger, d'abandonner ou de cultiver, selon notre inclination.

Et au-delà d'elle l'innovation et l'inconnu qui donnent le frisson.

Toute esthétique figée et fermée sur elle-même se voit tôt ou tard débordée par ce qu'elle tend à exclure.

La vie musicale, c'est elle, vraiment, qui m'a donné à sentir et à comprendre que le désir d'absolu est une farce.

Heureusement, le rêve initial a fait long feu.

Je m'enchant de la singularité de chaque musique, sans jamais a priori lui chercher d'ancêtres ou de famille, même s'il est toujours possible de procéder à des affiliations, des regroupements et des recoupements légitimes qui décident d'une probable généalogie.

C'est bien une folle impatience qui m'anime : le désir de tout embrasser, de tout entendre, sans jamais viser quelque vérité glorieuse et unique que ce soit.

Oui, toute synthèse est bel et bien impossible, et c'est bien ainsi.

-2-

D'une main à l'autre

Une main

Et, de vide lasse, la main décide d'user de ses charmes pour arriver à ses fins.

En mal de caresses, lasse de ne saisir qu'elle-même, elle entreprend, dans le temps long du détour par l'image, de se frayer un passage vers cette peau qui lui fait défaut.

Au grain de la peau, contrainte et forcée, elle préfère, pour un temps indéfini, le grain de la toile, les pinceaux et les brosses, l'huile et les couleurs qui parlent aux yeux.

Par la grâce de gestes maîtrisés, elle voit apparaître l'entière figure désirée pour, dans ce détour, donner à sentir à l'absent indéfini la ferme présence d'une main voyageuse qui en passe par les images, en pince pour elles, afin de déclarer, dans l'amour fou qu'elle leur voue, un amour plus grand encore, amour que la main désire de toutes ses faibles forces qui confinent à l'infini de la forme qui se cherche et se trouve dans l'image souriante.

Un regard, rien qu'un regard de l'absent indéfini, et c'en serait fini de cette austère recherche qui donne de la joie. Mais non, l'absent indéfini s'est retiré sans se retourner.

C'est désormais l'empire des images qui règne sur une absence d'amour si grande qu'aucune image ne saurait l'en consoler. Et pourtant la main continue son œuvre dans la solitude peuplée.

Viendra un jour peut-être une autre main qui saura l'effleurer, puis l'accompagner dans sa recherche, là, dans le peau à peau d'une exploration conjointe des formes de l'amour et de l'amour des formes.

De long en large

Le long du large, exploré de long en large, voilà ce qui nous tient.

Une profondeur, alors, se dessine qu'il faut vriller pour que brille le lointain d'une approche transversale qui redonnera force et vigueur à l'espace transfiguré.

La couleur est convoquée à cet effet.

Elle emporte avec elle, dans le voyage de ses nuances, avec pour tout bagage l'épaisseur croissante ou décroissante de sa pâte, ce qui s'impose au regard comme la profondeur manifestée à la surface des formes naissantes appelées à se fixer une fois pour toute en images.

Il en résulte, le temps de s'en défaire par l'achèvement de l'œuvre, un espace torsadé qui tourne autour d'un centre imaginaire qui s'impose comme le moteur de la recherche picturale en cours d'action.

Espace purement virtuel qui accompagne la vision du peintre en train de triturer la surface à naître qui s'offre à lui.

Ipsa facto, la concentration de l'espace acquise à coups de traits et d'aplats de couleurs ramène la largeur et la longueur à leur fonction première : mettre en évidence, dans leur densité propre, la profondeur qui habite les surfaces colorées obtenues, profondeur qu'elles n'habitent pas, n'évoquent pas non plus, mais rendent à son vide initial que seules formes et couleurs ne faisant plus qu'une seule réalité tangible sont à même de faire voir en se substituant à celle qui n'aura jamais existé que dans l'accomplissement plein et entier de la surface-reine.

A la fin du processus, le long et le large reprennent leur droit : la profondeur entrevue par le peintre s'est manifestée à la surface d'un espace blanc pour disparaître à la claire surface des choses devenues images qui composent avec le temps propre à la vision du spectateur lequel

ressent, dans toute sa force et sa portée, la présence de l'absence de profondeur qui fait exister le tableau dans toute sa fragile gloire.

La profondeur n'est plus qu'une idée, et moins qu'une perspective : elle ne subsiste même pas sous un prétendu fond des choses.

Elle est devenue étale.

C'est le triomphe de la surface colorée, habitée par la profondeur qui la fonde, mais s'efface devant celle qui, pour n'en avoir été que le prétexte en la mettant en perspective, n'en constitue pas moins la trame intégrale, l'entière figure de vérité qui donne autant à voir qu'à penser.

Le tableau est achevé.

La main à l'œuvre

La couleur n'exalte pas.

Elle exhale un parfum d'antan qui n'en finit pas de résonner dans le temps.

Temps de l'absence, temps en sous-œuvre, temps dément, temps des chagrins, des peines et des élans fauchés comme blés verts sous l'orage, temps des amours mortes, temps des aisances retrouvées, des naissances et des renaissances à soi promises dans la sûre assise d'une demeure bâtie jour après jour dans la patience du ciel.

La couleur plonge dans la perplexité, interroge l'absent.

Le rend présent à la présence de son absence.

Ainsi espace de tous les paradoxes, quand, d'image en image, elle devient un monde qui s'épanche penché sur la vie absente.

Il faut aimer la couleur pour ce qu'elle est, ce qu'elle donne s'ajustant parfaitement à ce qu'elle est, sans reste.

Ainsi, pour l'amour d'un regard qui s'enfonce dans la couleur jamais assez vive, regarder encore et encore vers ce vide propice à toutes les attentes.

De là explosent les couleurs qui exposent qui les agite à cet amour des formes rangées en ordre de bataille, là et là encore, sous le regard ému de cette main tremblante qui, jaillie du néant, ne faillit jamais à la tâche infinie d'exalter la couleur qui n'exalte pas, qui exulte, plutôt, dans cette caresse du temps qu'instaure la douce autorité de la main vive qui restaure la présence.

L'inconnu sans ami

De la peinture amie, aimée vient le secours à travers les mots qu'incapable de prononcer, et pour cause, elle abrite tout de même en son sein et qu'elle appelle à son secours pour la soutenir dans l'appel qu'elle lance aux regards amis qui ne la connaissent pas encore.

Amitié pour l'inconnu sans ami.

C'est le maître-mot de toute peinture qui se cherche dans les yeux contemporains.

Viendra un jour où ces regards cesseront l'un après l'autre.

Mais ce ne sera pas la nuit.

D'autres viendront prendre le relais de la flamme, vestales éclairées qu'éclaire le temps dans son remaniement incessant.

Restera la peinture aimée, dans une postérité du regard que des yeux nouveaux porteront sur l'inconnu en son amitié qui demeure la meilleure part de ce mouvement pluriel, né voici bien longtemps, et qui jamais ne consent à se taire dans la parole renouvelée des hommes et des femmes de bonne volonté.

-3-

Aspérités

La pensée

Il en vint à penser que penser constamment à elle était la seule issue pour échapper à la pensée. C'était dans un autre temps.

S'échapper par la pensée dans la pensée d'elle, se livrer à l'obsessionnel de l'obsession, c'était, à coup sûr, la même chose, mais vue sous l'angle inverse du concernement extrême tant pour la pensée comme mouvement que pour l'unique objet de sa convoitise.

La pensée comme échappatoire ou bien échapper à la pensée, deux voies apparemment concomitantes, impossibles à tenir ensemble, pourtant, et toutes deux stériles, parce que vouées à un certain passé qu'il ne connaissait que trop bien.

La pensée échappe, à la rigueur, mais on ne lui échappe pas, sauf à penser encore, sur la base d'une résolution qui ne s'est jamais formulée explicitement, qu'il ne sert à rien de réfléchir à ce que la pensée, toujours elle, nous impose de penser.

Impossible donc d'échapper à la pensée, même laissée en friche, même dénigrée : ça pense toujours en moi, à défaut d'en passer par moi comme instance suprême de jugement.

La pensée comme échappatoire n'avait pas d'avenir.

Il aimait trop la pensée pour vouloir tenter de s'en défaire, et elle le lui rendait bien.

Il en vint à cette conclusion, et décida de mettre toutes ses forces dans l'acte de penser en se livrant à l'obsessionnel de l'obsession, ce qui ne tarda pas à lui ouvrir des horizons de réflexion qu'il ne soupçonnait pas.

L'obsessionnel n'est pas la répétition du Même, se répétait-il dans toutes ses pensées obsessionnelles.

Ce qui se répète ne produit que des variations sur un thème inconnu, et il était hors de question pour lui de partir à la recherche de ce parfait inconnu.

Il ne s'intéressait qu'à l'obsessionnel, ce terreau, et n'utilisait la force motrice de l'obsession que pour creuser le plus largement et le plus profondément possible la question de la question.

Dès lors, commença l'ère du soupçon qu'il appliqua à la moindre de ses pensées.

Dans ce processus de construction-destruction se profila la déconstruction qui faisait la part belle au passé, à tout ce qui jusqu'alors en était passé par lui et qu'il maintenait vivant en lui à l'état d'habitudes, des traditions et de passé de culture, tout en minant de l'intérieur tout mouvement de pensée qui s'offrait à sa sagacité rêveuse ou à son impitoyable esprit d'analyse, comme si l'élan qui l'animait, si solide, si bien construit, se retournait contre la substance même de ce que le mouvement de pensée entraînait avec lui.

Sa pensée, alors, était littéralement vaporisée.

Depuis lors, la figure tant aimée s'est éloignée, mais elle est a gagné en intensité et en fermeté de traits. Ni dangereuse ni désincarnée, elle se tient dans sa pensée qui l'accueille et la recueille pieusement.

C'est ainsi qu'en lui vinrent à se réconcilier le merci adressé à la pensée vivante vécue en compagnie d'amis morts ou vivants, connus ou inconnus et la pensée à la merci d'elle-même toute entière tournée vers la figure tant aimée.

A une mémoire oubliée

La capture d'oubli...

Prise, comme il se doit, dans les rets d'un double génitif à valeur génésique.

Captif, l'oubli ? Mais de quoi donc ?

De la mémoire qui, se souvenant qu'elle peut oublier, oublie jusqu'au vertige parfois que l'oubli soutient cette mémoire seconde qu'il sous-tend, devenant ainsi le double obligé d'elle-même dans la politesse de l'être, au moment même, où, oubliant, elle se rappelle au bon souvenir de l'oubli fécond.

Double postulation, donc, de la mémoire, inscrite dans la dynamique de l'être qui se fonde sur le langage en acte.

Tension, aussi bien, comme on voudra, mais dynamique toujours, et dynamisante.

Mais captivant aussi, l'oubli qui retient la mémoire de défaillir dans les parages mortels du Léthé.

L'oubli, ainsi, quand il cesse, ravive la douleur trop vive, après avoir accordé un court répit à la mémoire qui, prudemment, s'est endormie sur son fardeau.

Amer réveil, plus amer encore que ce Léthé qu'elle a bu de bon gré pour se faire du bien, mais l'amertume, qui résulte de la prise inconsidérée de ce fort breuvage, ne fait que la préparer au grand saut dans l'avenir ni doux ni amer, ni salé ni sucré, mais fort de ses quatre saveurs inégalement réparties de destin en destin rencontrés au gré du voyage de vie.

Qui, de l'oubli ou de la mémoire, a le dernier mot ? Tant que les deux conversent sur fond de monde, ni l'une ni l'autre.

Mais que la mémoire vienne à oublier le soubassement actif de son action, c'est-à-dire l'oubli qui féconde la stérilité du trop-plein de souvenirs en les passant sous silence dans un grondement de rivière souterraine, alors celle-là peut grossir jusqu'à devenir la respiration oppressante de l'effroi qui déverse sa bile sur la vie exsangue.

Atrabilaire, la mémoire que ne seconde pas la mémoire seconde qui, en appelant à l'oubli, en passe par lui, comme le font les vagues nombreuses qui refluent vers la mer après avoir déferlé sur la côte.

Il faut en effet savoir beaucoup oublier pour se souvenir en toute justice.

De cette mer-miroir chantée par Baudelaire hanté par elle, que feras-tu, toi qui te souviens de tant et tant de poèmes ?

Envie et désir

Ce qui une fois fut fait puis répété, pourquoi le refaire une fois que le charme s'en est envolé, et le charme, bien entendu, se confond avec la personne avec qui fut vécu à l'envi l'inavouable d'une certaine intimité partagée.

Un certain désenchantement, voire un nihilisme parle là. Mais il est possible de le dépasser.

Voici comment :

L'envie demeure, mais le désir nous a fui, et il s'en faut qu'il revienne de sitôt.

Ainsi va.

Ce qui dérogea aux règles du monde policé sans jamais le déranger, ce qui appartient à la communauté des amants a disparu corps et bien, et force est de constater que l'incoercible d'une certaine force n'a pas brisé les chaînes du monde.

Mais pouvait-il en être autrement, enfermé qu'il était, cet incoercible, par la force des choses qui retenait prisonnière cette force errante dans les limites étroites d'une intimité forclosée ?

Le regret, l'amer regret n'est pas de mise, car il ne sert à rien d'envier une époque où envie et désir coïncidèrent pour ensuite se défaire, sauf à décider de placer son existence tout entière sous le signe d'un passé glorieux ou heureux, ce temps mort.

Le désir a fait défection, après avoir subi une défaite.

Il s'est défait, pour ne laisser sur la grève que cette épave : l'envie, trop encline à se retourner contre elle-même, en virant à l'envie de l'envie, comme si l'envie première, ce motif, en tournant autour d'elle-même, pouvait recréer les conditions subjectives du désir, cette motivation suprême.

Cette envie de l'envie n'a rien à voir, de près ou de loin, avec ce bonheur qui fut vécu à deux : le désir du désir.

Le divorce du désir d'avec son motif qu'était l'envie est consommé.

La force n'est plus qu'un souvenir, et l'envie, bien réelle, est devenue fantomatique, coupée qu'elle est désormais du corps du désir, ce désir qui nous vient du corps et y retourne, mais par la médiation du corps d'autrui qui nous adresse son salut.

En somme, le signifié, privé de signifiant, est devenu insignifiant, faute d'être tel signifiant puis tel autre et encore tel autre, à l'infini - les mots qu'inspirent le désir et qui l'inspire ne font qu'un dans une chaîne prédéterminée et finie formant un corpus interchangeable à l'infini - d'où la pitoyable inflation du signifié et l'infatuation du sujet de l'envie qui, à l'envi, se laisse aller aux charmes pervers de la nostalgie : à qui ne désire plus s'offre la piètre échappatoire de l'envie de l'envie qui ne propose qu'une révolution, soit le cercle du même avide de soi-même.

Ca tourne en rond dans la boîte de Pandore : pour l'ouvrir, il faudrait être extérieur à elle, ne pas savoir ce qu'elle renferme, ne pas s'enfermer dans le souvenir d'une vie qui vit l'ouverture d'une boîte de Pandore désormais vide de sens.

La nostalgie sublime la perte, comme si du terrain pouvait être regagné sur la perte.

Le recours au passé qui se présente au présent dans le présent s'offre à lui comme un passage qui lui permet de passer de la perte du passé au passé de la perte.

Perte du passé doit être entendue comme perte induite par le temps dont le présent seul conserve heureusement la mémoire, mais pas uniquement : le passé est aussi et d'abord, par définition, la perte du soi : le passé n'existe qu'au regard du présent, en d'autres termes la tentative désespérée de la nostalgie consiste à doter le passé d'un soi, mais c'est impossible.

Le passé ne revient jamais, ne se souvient pas ; il n'est soutenu que par le présent qui se souvient.

Ce qui, dans le présent par la grâce du présent, se présente n'est pas le passé, mais le présent du soi qui se souvient, et ainsi se soutient.

Le passé est sans soi.

On ne s'appartient qu'au présent, c'est-à-dire dans une constante mort-renaissance du soi qui tombe constamment au passé que soutient le présent, soutien ou soutenance comme l'on soutient que tel ou tel événement a bien eu lieu.

Nous voilà pris dans le cercle de la nostalgie : en effet, renouer avec le passé, c'est renouer avec la perte de ce qui, à tout jamais passé, ne peut faire retour que sous la forme d'un souvenir, c'est-à-dire de ce qui nous signifie l'irréparable de la perte par la différence ressentie entre ce qui fut vécu et son souvenir, le ici-maintenant du souvenir se tournant vers le nulle part du vécu disparu à tout jamais auquel se substitue le tendre ou le cruel, le cuisant ou le brillant souvenir.

Le passé n'est plus qu'une réserve d'images qui, si vivantes soient-elles, ne font que raviver l'irréparable perte.

La nostalgie tente de réaliser la perte de la perte, soit la présence du passé comme passé au double sens de ce terme à la fois pur participe passé et participe passé substantivé.

Laissez tomber la révolution et vous aurez devant vous le gouffre de l'évolution par-dessus lequel il vous faudra bondir pour rebondir, et ainsi parachever le mouvement d'arrachement, seul à même de vous mettre sur la voie d'un essor attendu.

A qui n'évolue encore que dans l'espace doux-amer et forclos de l'envie se ferme cette possibilité suprême qu'est le désir, ce phœnix qui entraîne vers le dehors.

Il faut renoncer à l'envie pour réellement rencontrer le désir.

C'est-à-dire renoncer à la répétition pour voir se profiler à l'horizon, si lointain fût-il, une personne éminemment désirable.

Le désir se nourrit d'une paradoxale proximité : celle-là même qui affronte sans jamais les confondre le signifié et le signifiant.

En d'autres termes, il faut que nous soyons séparés pour être ensemble et, inversement, être ensemble implique que nous soyons séparés.

Mais bien sûr, il y a séparation et séparation.

L'éloignement ne fait que mettre en évidence le paradoxe de la proximité : l'on peut se sentir beaucoup plus proche d'une personne éloignée de plusieurs milliers de kilomètres que de personnes qui ne signifient rien ou peu de chose pour nous mais qui sont dans notre entourage immédiat.

La séparation, bien sûr, est cruelle quand elle est synonyme d'éloignement. Ne la répare que l'amour porté à l'aimé avec qui, même dans l'éloignement, nous accordons du prix à cette paradoxale proximité qu'offre l'irréparable séparation d'être qui instaure l'entre-deux de l'entre-nous.

Seul l'entre-deux est irréparable, l'entre-nous qui fait défaut n'étant qu'affaire de circonstances.

Ce qui porte à affirmer que le désir n'est jamais insignifiant, contrairement à l'envie qui tourne à vide, ce qui survient, lorsque signifiant et signifié ne passent plus l'un par l'autre, mais tentent de passer l'un dans l'autre en une impossible fusion qui signifie à qui veut l'entendre le désastre d'une confusion telle qu'elle bloque la chaîne signifiante au profit

exclusif d'un radotage pervers qui se satisfait de cette pornographie à l'œuvre qu'est toute répétition du même.

Le signifiant et le signifié que constitue le corps de l'aimé me fait signe.

Il peut bien ne plus exister que dans mon souvenir, certes, mais c'est ainsi que l'on peut continuer à aimer une personne disparue.

Le sourire, la grâce et toutes les manifestations corporelles de l'aimé, au rang desquelles il ne faut pas hésiter à adjoindre la parole qui se joint à elles, constituent autant de signifiants qui signifient à qui aime la réciprocité d'un accord qui ne réduit jamais l'autre au même ni non plus le même - la permanence de la présence de soi à soi - à l'autre : autrui est et reste une énigme vivante, mais qui me fait signe du fond de l'entière vérité appelée par toi et par moi à résonner dans l'accord qui se joue entre nous.

Il faut que le sens circule en tous sens au travers des sens, jusqu'à l'indécence même, quand elle est partagée dans l'ailleurs immobile de l'intimité, fût-elle exposée et partagée elle aussi.

Là se dessine un chemin à nul autre pareil, mais partagé par tous ceux et toutes celles qui se désirent.

C'est l'humanité retrouvée, entière mais jamais achevée, qui regarde au-delà du pur *conatus essendi*, heureusement réduit à n'être que cette pure et simple opportunité qui s'offre aux êtres humains de faire de la pure immanence de leur existence cette transcendance sans arrière-monde qui advient par la médiation d'autrui.

Transcendance que m'offre autrui qui s'offre à elle au moment où je m'offre moi-même à transcender son immanence.

Fragile transcendance, toujours menacée de retomber dans le cercle de l'envie de l'envie, cette matrice de l'ennui, ce piétinement dans le temps présent qui remâche l'impossible retour au passé dans la possibilité du recours au passé via le souvenir.

Mais passons à autre chose ! La voie est libre !

La vie de l'Esprit

La vie de l'Esprit n'est pas la vie qui s'effarouche devant la mort, et se préserve de la destruction, mais celle qui supporte la mort et se conserve en elle.

Hegel

En dire plus que ce qui est ou fut vécu, et dans cet excès rechercher une plus grande intensité à vivre.

Ce pourrait être la définition du fantasme vécu au jour le jour.

Le fantasme dit toujours un manque dans un excès, soit ce qui fut manqué jusqu'à présent, ne pouvait manquer d'être manqué, ce qui est recherché n'étant pas de l'ordre du vécu, et, ce faisant, n'appartenant pas aux possibles vivants.

Véçu et vivant, temps présent et temps passé, compressés dans le temps du fantasme, projettent toujours un vécu à vivre sur le mode du fantasme, désespérément à la recherche de l'en deçà d'un vécu initialement fantasmé puis accompli.

Au fantasme répond un fantasme second qui le seconde.

Dans la seconde qui suit, voilà le fantasme initial habillé de couleurs neuves, si neuves qu'elles démodent l'initial qui se perd dans les plis et les replis de la nouveauté.

Etrange fraternité : le second qui seconde étouffe l'initial. Sorte de marche-pied, rejeté en arrière, l'initial s'efface au profit de son avatar.

A ce jeu de courte échelle, l'initial est perdant, mais peu importe à qui revit dans le second une approche nouvelle de ce qu'il ne saurait formuler autrement qu'à travers lui : c'est la parfaite adéquation d'un désir non-formulable et de sa représentation fantasmée : représentation de l'irreprésentable qui se dissémine.

Le voyage de signifiant en signifiant de l'impossible signifié, voilà ce qui produit le sens.

Autrement dit, le fantasme s'emploie à combler un vide, un manque qui ne dit pas son nom : c'est un pur substitut de substitut.

Désir de l'impossible : vivre et dire ce qui fut vécu dans le même temps, *le mêle-temps*, soit le temps propre au fantasme qui veut ignorer le temps vécu qui a initialement dissocié l'impropre vécu de la parole qui eût été seule à même de le retenir, afin, ensuite, de pouvoir le répéter indéfiniment, ce qui aurait abouti, si cela avait été possible, au rabâchage de la même phrase ou du même mot fétiche : un dévoiement du langage qui paralyserait la pensée, empêcherait tout envol, tout dégagement hors du Même.

Au vide initial de l'impossible désir se substitue les pleins et les déliés d'une forme : dynamisme et consistance conjointes entame le néant sans forme et sans fond qui ne peut dire son nom.

Quelque chose fut perdu, innommé, hors langage faute d'avoir été vécu dans le langage. Ce quelque chose, ce presque rien ne se survit dans le sujet qu'au travers d'images fantasmatiques qui font écran à la scène primitive irreprésentable.

Autant vouloir boucher un trou en le remplissant d'eau.

Ce qui fut vécu hors langage, par conséquent dans une absence de temps sidérante, ne fut pas proprement vécu, et c'est de cette impossible appropriation du propice dont la propriété a échappé faute d'emprise par le langage - impossible pour le sujet de raconter quoi que ce soit - qui engage le fantasme sur la voie de l'impossible.

Ne sont et ne seront vécus que des possibles en nombre limité qui laisseront toujours un goût amer d'inabouti, des traces aussi, bref un habitus dont le sujet apprendra à se contenter jusqu'à y trouver sa joie.

L'impossible appropriation du propre a un effet structurant : il détermine les formes du désir que la psyché d'ingénierie à dérouler. Autant dire que le propre n'existe pas : le sujet le recherche toute sa vie, heureusement sans jamais le trouver.

S'il le trouvait, il rendrait l'impossible possible et détruirait de ce fait tous les possibles : devenu possible, l'impossible n'impulserait plus aucun possible.

Cet aspect létal de l'impossible qui deviendrait possible - la mort du désir, la mort du sujet désirant, la mort du sujet tout entier désir - n'échappe qu'à ceux qui se croient autorisés à réaliser tous leurs fantasmes : Fiat libido, pereat alter ego !

Ce sont alors les autres qui peuvent mourir, parfois en grand nombre.

A qui ignore l'amitié de l'impossible s'offre l'universelle hostilité.

La mort du désir et la mort par le désir sont ainsi les deux tentations majeures à laquelle toute existence digne de ce nom se doit de dire non.

Autrui, jamais, ne comblera le vide qui me fonde.

Autrui est cette parole à laquelle je m'adresse et cette écoute qui s'adresse à moi, dialectique par laquelle un dialogue tout simple devient possible.

La mort ne se maîtrise pas. Le langage est son meilleur substitut.

Ainsi, détourner la mort sur autrui via le sadisme aboutit à une perversion du langage sommé de dire la possibilité de cette impossibilité qu'est la mort.

Par impossibilité, il faut entendre que la mort ne se commande ni ne se vit.

On peut la donner, s'y adonner même comme à une industrie, se la donner aussi, mais jamais la vivre : or, ce qui fut improprement vécu - hors langage faute de langage, dans un temps par conséquent immémorial - est du même ordre que la mort : dans un passé immémorial fut vécu une expérience hors langage, par conséquent non fixée, instable, errante, fantomatique et dans un avenir indéfini, ce à quoi tout sujet désirant est destiné, c'est l'impossible expérience de la mort qui annihile le sujet parlant et désirant, désirant parler et parlant de son désir.

Le sadique cherche à vivre sa mort en infligeant la mort-spectacle qu'il scrute chez autrui, comme s'il désirait par ce biais revivre ce qu'il ne lui fut pas donné de vivre hors langage.

La mort, alors, fonctionne comme le parfait substitut d'une absence à soi sanctionnée par le mutisme qui remonte au temps de *l'infans* incapable de dire ce qu'il vivait, c'est-à-dire de *supporter la mort et de se conserver en elle* par le langage qui donne à penser.

Dans le langage et par lui, c'est l'impossibilité de cette possibilité qu'est la mort qu'il s'agit de maintenir vive le plus longtemps possible, afin qu'il ne soit pas vécu par quelqu'un puis dit de quelqu'un : je n'ai pas de vie / il n'a pas eu de vie.

A une mémoire oubliée

La capture d'oubli...

Prise, comme il se doit, dans les rets d'un double génitif à valeur génésique.

Captif, l'oubli ? Mais de quoi donc ?

De la mémoire qui, se souvenant qu'elle peut oublier, oublie jusqu'au vertige parfois que l'oubli soutient cette mémoire seconde qu'il sous-tend, devenant ainsi le double obligé d'elle-même dans la politesse de l'être, au moment même, où, oubliant, elle se rappelle au bon souvenir de l'oubli fécond.

Double postulation, donc, de la mémoire, inscrite dans la dynamique de l'être qui se fonde sur le langage en acte.

Tension, aussi bien, comme on voudra, mais dynamique toujours, et dynamisante.

Mais captivant aussi, l'oubli qui retient la mémoire de défaillir dans les parages mortels du Léthé.

L'oubli, ainsi, quand il cesse, ravive la douleur trop vive, après avoir accordé un court répit à la mémoire qui, prudemment, s'est endormie sur son fardeau.

Amer réveil, plus amer encore que ce Léthé qu'elle a bu de bon gré pour se faire du bien, mais l'amertume, qui résulte de la prise inconsidérée de ce fort breuvage, ne fait que la préparer au grand saut dans l'avenir ni doux ni amer, ni salé ni sucré, mais fort de ses quatre saveurs inégalement réparties de destin en destin rencontrés au gré du voyage de vie.

Qui, de l'oubli ou de la mémoire, a le dernier mot ? Tant que les deux conversent sur fond de monde, ni l'une ni l'autre.

Mais que la mémoire vienne à oublier le soubassement actif de son action, c'est-à-dire l'oubli qui féconde la stérilité du trop-plein de souvenirs en les passant sous silence dans un grondement de rivière souterraine, alors celle-là peut grossir jusqu'à devenir la respiration oppressante de l'effroi qui déverse sa bile sur la vie exsangue.

Atrabilaire, la mémoire que ne seconde pas la mémoire seconde qui, en appelant à l'oubli, en passe par lui, comme le font les vagues nombreuses qui refluent vers la mer après avoir déferlé sur la côte.

Il faut en effet savoir beaucoup oublier pour se souvenir en toute justice.

De cette mer-miroir chantée par Baudelaire hanté par elle, que feras-tu, toi qui te souviens de tant et tant de poèmes ?

Phrases

Nous sommes le fruit et le suc et cette branche porteuse, l'arbre en son entier, cette parcelle de terre humide et grasse et le ciel étoilé, le soleil, la fleur de l'air et l'eau nue dans ce processus créatif qui en passe par nous pour y bâtir sa demeure ailée.

Un essor embrasse le ciel rebelle ; il se contient, se retient et se maintient vigoureusement, l'entier essor, dans ce refus viscéral, qui l'anime, de tout déclin, et voilà que nous ployons sous la beauté du monde comme cet arbre sous les fruits dont nous prenons soin jour après jour dans le jardin serein que nous avons reçu en héritage.

Fruits si légers en eux-mêmes, mais lourds à porter, lourds de tout un passé qui nous rabat sur l'avenir.

Un branche casse parfois, mais l'arbre tient ferme dans cette joie d'être là, été comme hiver.

Ainsi grandir au prix de vieillir, là, dans cette économie de l'être où tout s'échange.



Anodine, serpentine ou câline, une phrase vient à cogner à la vitre ; avec nous elle chemine dans le prisme d'une situation devenue diaphane.

Ce peut-être tard dans la nuit comme en plein jour.

Court vêtue, fraîche et joyeuse, sombre ou revêche, à vrai dire, peu importe comment elle se présente à nous.

Même lasse, retorse et pleine de circonvolutions, elle nous apparaît pimpante, pleine de charme et d'allant sous ses vêtements amples et colorées ou ses vêtements d'hiver et parfois ses guenilles.

Pauvre toujours, malgré la richesse de son acabit, mais riche aussi, ô combien, de tout ce que nous y mettons de cœur à l'ouvrage.

Elle est notre phrase, notre miroir ou notre reflet, allez savoir.

Le savoir, voilà l'enjeu qui nous pousse à la suivre dans les dédales heureux ou malheureux de sa science.

C'est une phrase à saisir et à ressaisir en ses métamorphoses ; elle n'en a pas fini de sitôt avec nous.

C'est qu'elle progresse, s'aventure en nous, nous prend par la main pour nous faire visiter la riche demeure de l'être dont elle semble détenir toutes les clés, toutes les combinaisons, tous les sésames, et cet être foisonnant, nous le sentons intensément, c'est aussi bien nous qui la

suivons qu'elle qui nous précède toujours d'une longueur, avec la légèreté ou la gravité de sa mise pour seuls atours.

Cependant, il faut le dire, une infime distance persiste entre elle et nous et nous et le monde, perceptible dans le rythme haletant ou soutenu, saccadé ou ample de sa cadence toute en nuances : le temps s'invite dans le peu à peu de ses pas, à mesure que j'avance, et ce qui alors est ressenti au plus profond de nous-mêmes, c'est cette éclosion du moi sous d'autres cieux, c'est cette forme d'amour qui, jadis, fit dire à une femme amoureuse dans Shakespeare : *Thou and I am one.*

Jean-Michel Guyot

Avril 2012